l'on avait su saisir sa grimace grotesque et faire rire à ses dépens. Gogol était condamné à cette observation réaliste dont il aurait tellement souhaité s'affranchir. A l'harmonie de Pouchkine, qui avait été son grand modèle, et qui, même, lui avait fourni les sujets du *Revizor* et des *Âmes mortes*, il ne cessait d'opposer une autre musique, guère moins puissante et moins pleine, mais qui fixait à l'entrée des lettres russes, l'image grimaçante du Réprouvé.

Il est impossible, en effet, lorsqu'il s'agit de Gogol, de ne pas faire entrer quelque chose de sa biographie dans l'exégèse de ses œuvres. Il présente un cas, unique à ce degré : celui d'un écrivain naturellement attiré par les plus nobles images et qui est condamné à ne réussir que dans la peinture de l'ignominie. Du reste, pour saisir avec cette force les vices et les tares de l'humanité, il ne fallait pas seulement en posséder en soi la racine, il fallait aussi leur opposer en soi-même un violent repoussoir. Gogol travaille aux *Âmes mortes* pendant ses séjours en Italie, tandis qu'il s'enchante de la lumière de Rome et que la Russie lui semble un lieu d'exil. Mais, où qu'il soit, il ne peut se détacher de sa lointaine patrie. Alors même qu'il refuse d'y retourner, il ne la quitte réellement pas. Il en est, à la lettre, hanté, et peut-être ne la comprend-il jamais mieux que lorsqu'elle est absente. Ajoutez à cela les tourments religieux qui remplirent toute la dernière partie de son existence. Il finit par renier l'art qui avait été toute sa vie. Mais pourquoi ? D'une part parce qu'il éprouve une certaine impuissance à réaliser ce qu'il rêve ; d'autre part parce que l'art lui semble lié à quelque influence diabolique.

Je m'en suis volontairement tenu aux deux œuvres maîtresses de Gogol ; à celles qui sont le moins mal connues du public français. Mais il n'aurait pas été difficile de faire des constatations analogues à propos de certaines nouvelles étranges, comme *Le Nez*, par exemple. Non seulement le diable tient dans l'œuvre de Gogol une place éminente ; mais encore toute la vie de l'écrivain n'est qu'une longue et épuisante lutte contre le démon intérieur ; une espèce de dialogue, interrompu seulement par la mort, avec cet hôte mystérieux. En cherchant bien, on le trouverait aussi dans Pouchkine. Seulement, ici, il est vaincu et terrassé, au point qu'il est contraint, comme dit le proverbe, de porter pierre. Le mal n'y détruit jamais totalement l'harmonie essentielle. Ce triomphe a été refusé à Gogol. Les envoyés de l'empereur qui interviennent à la fin du *Revizor* et des *Âmes mortes* sont un peu des *dei ex machina*. Ils surgissent de la volonté de l'auteur beaucoup plus que de la nature des choses. L'appel